Barbara "J'aurai vécu d'avoir aimé"

Barbara interprète de Rainer-Maria Rilke

Photo couverture:

Marcel Imsand Lausanne, Théâtre de Beaulieu, 1965.

Photos intérieur:

Libor Sir page 6, St Malo, août 1967.

Joe Cayet pages 17 et 18.

Marcel Imsand pages 37, 38, 64,69,86 et 87, Précy-sur-Marne automne 1989. page 97, Paris le Zénith - Spectacle Lili passion 1986. page 60,61 et 132, Göttingen, 1967. pages 144 et 152, Gare de Lausanne, début des années 1970.

Pierre Perrin pages 48 et 49 avec Mikhaïl Barychnikov 1986.

Ariane Ruet pages 68, 98 et 143, Châtelet 1993. page 124, Mogador 1990. page 125, Châtelet 1987.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographique, bande magnétique, enreregistrement, ou autre constitue une contrefaçon passible de peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Editions du Grand Est copyright 2017, www.barbaralelivre.com ISBN: 978-2-916885-18-6

Danielle Moyse

Barbara "J'aurai vécu d'avoir aimé"

Barbara interprète de Rainer-Maria Rilke

Préface de Bernard Serf

À Martine, En témoignage d'amitié et de gratitude, Pour tout le temps donné, Depuis tant d'années, À l'Association Barbara Perlimpinpin, Et donc à Barbara elle-même.

Aux amoureux de Barbara... et de Rilke.



Préface

Danielle Moyse enseigne la philosophie. Son parcours, sa bibliographie font d'elle ce qu'on appelle communément une « intellectuelle ». « Et voilà-t'y pas », comme il est chanté dans « Les Mignons »¹, qu'elle consacre à Barbara un livre... Barbara justement qui répétait à l'envi qu'elle n'était pas une intellectuelle!

Ce choix, qui de prime abord peut étonner (mais « tant pis pour ceux qui s'étonnent »²), me semble, après avoir lu *Barbara*, "j'aurais vécu d'avoir aimé", relever de l'évidence : Danielle a élu Barbara, parce qu'elle est - au sens où l'entend Alain Borer quand il parle de Rimbaud - , une « œuvre-vie ».

Il ne s'agit pas, bien évidemment, de comparer Barbara et Rimbaud. Pas plus que la philosophe ne le fait avec Rainer-Maria Rilke dont elle est une très fine lectrice. Si le parallèle avec le poète autrichien s'impose à cette dernière, c'est, comme elle l'écrit si justement, parce que Rilke et Barbara ont manifesté tous deux « une haute exigence de l'existence ».

Jacques Tournier qui écrivit le premier opus consacré à Barbara (*Barbara ou les parenthèses* ³, une merveille d'intelligence) nous dit - je cite de mémoire : « elle n'a rien appris d'autre, mais elle a appris à chanter ». Barbara aurait donc très bien pu répondre, quand on lui demandait pourquoi elle chantait (et on le lui a maintes et maintes fois demandé!), à l'instar de Samuel Beckett : « bon<ne> qu'à ça! ». Or, Barbara ne fit jamais cette réponse. Pour cette simple raison qu'elle ne chantait pas parce qu'elle ne savait pas faire autre chose ; mais bien parce que, pour elle, chanter était la seule manière qu'elle avait trouvé d'être au monde.

Dans les programmes qui accompagnaient ses spectacles, elle ne se définissait d'ailleurs jamais comme « chanteuse ». Chanteuse, c'est un métier au même titre que sage-femme ou avocate. Barbara, à chaque fois qu'elle entrait en scène, ne « faisait pas son métier », elle était « une femme qui chante⁴ ».

Et c'est pourquoi toutes celles et ceux qui l'ont vue « sur les routes de partout »⁵ en parlent encore aujourd'hui comme d'une apparition, au sens premier du terme.

Chanter était pour elle la plus haute manifestation de l'amour. En tout cas, de l'amour qu'elle pouvait donner aux autres et que les autres pouvaient lui donner.

Porté jusqu'à l'incandescence.

Dans un monde où, de plus en plus, on peut crier :

« Les terres sont brûlées, Les hommes sont malades, De folie en furie, On a honte de vivre⁶... »,

il ne pouvait y avoir pour Barbara qu'un antidote :

« Vivre, vivre passionnément Et ne combattre seulement qu'avec les feux de la tendresse⁷... »

Ce qui nous ramène à Rilke. Rilke dont Barbara enregistra *Les lettres à un jeune poète*, lettres qui « <lui> sont apparues comme une eau claire »⁸; et dont la lecture fut « un choc, une émotion au bord des larmes »⁹.

Le livre que vous allez découvrir est bien autre chose qu'un ouvrage d'érudite. Il est le témoignage sensible d'une femme qui nous rend plus intelligible la singularité d'une artiste qui « n'<avait> que sa vérité »¹⁰.

Danielle a parfaitement compris et senti pourquoi ces lettres avaient tant bouleversé Barbara. Rilke écrit (et nous entendons la voix de « la femme qui chante » nous lire) : « Devriez-vous mourir, s'il vous était interdit d'écrire ? »

À présent, remplacez « écrire » par « chanter ». Barbara cessa de chanter en 1996...et disparut un an plus tard.

Mais, qu'il s'agisse de Danielle ou de moi, nous savons bien que « pour <nous>, <elle> chante encore»¹¹».

Bernard Serf

- 1- Les Mignons, Sophie Makhno/Barbara.
- 2- Göttingen, Barbara/Barbara.
- 3- Éditions Séghers, Épuisé.
- 4- Phrase terminant « l'autoportrait » de Barbara et figurant dans tous ses programmes.
- 5- Monsieur Victor, Barbara/Barbara.
- 6- Mille chevaux d'écume, Barbara/Barbara.
- 7- Perlimpinpin, Barbara/Barbara.
- 8-9 Texte de Barbara figurant au verso de l'enregistrement des Lettres à un jeune poète de Rainer-Maria Rilke.
- 10 Perlimpinpin, Voir infra.
- 11-Gauguin, Barbara/Barbara. C'est ce que dit Barbara de Brel dans cette chanson qui lui était consacrée.

Introduction

Placer Barbara à la place d'excellence qui est la sienne sans en faire un fastidieux « commentaire de texte », risquer à son propos une parole philosophique qui montre ce que cette voix singulière, vibrante comme la vie, nous dit de la haute exigence de l'existence, du rapport de l'homme à l'amour et à la mort, en soulignant plus particulièrement les affinités que présente manifestement l'univers de la chanteuse avec la poésie de Rainer-Maria Rilke, tel est le pari de ce livre!

Paradoxalement, j'ai mis plus de temps encore à trouver le ton juste pour y parvenir, que pour trouver les mots adéquats à l'évocation de grands philosophes, à laquelle me convie généralement mon métier de professeur de philosophie. Si, en effet, la compréhension des grands penseurs se heurte souvent à la difficulté de leur propos et à leur langue particulière, il semblerait que l'intensité de la présence de Barbara soit une évidence d'une telle simplicité, qu'il suffise de se laisser faire...

Comment une parole pourrait-elle ouvrir davantage l'espace d'apparition de cette présence que ne le fait Barbara elle-même ? Ne suffit-il pas en effet de s'asseoir, d'ouvrir son cœur, d'écouter, ou de regarder ? L'émotion qu'elle est capable de susciter n'est-elle pas aussitôt perceptible, et ne sommes-nous donc pas dispensés de toute préparation pour la recevoir ? Ce qui pourrait éventuellement empêcher de se laisser toucher par Barbara, n'est-elle pas la seule à pouvoir le dissoudre ? Par la passion qu'elle avait des autres et son humanité saisissante, ne vient-elle pas tout aussi naturellement à nous que le faisaient, dans leurs tonalités respectives, Edith Piaf ou Billy Holiday ?

Qu'on puisse en tous cas trouver, comme ce fut mon cas, dans la voix de Barbara une ressource comparable au soutien que constitue pour un être humain la lecture de tel ou tel grand penseur l'aurait probablement beaucoup étonnée, tant elle insista mille fois pour dire qu'elle n'était non seulement pas elle-même un « grand auteur », mais qu'elle n'était pas même un « auteur » ! « Je l'ai toujours dit, précisait-elle, je ne suis pas quelqu'un qui écrit. Je n'ai jamais eu aucune imagination, je ne suis pas poète. J'ai écrit petitement avec ma petite vie de femme de chaque jour, avec mes drames, avec mes morts, avec mes amours, déchirées, heureuses... »¹

Rien ni personne, en effet, de plus en prise directe avec l'expérience ordinaire la plus quotidienne (mais avec quelle élégance!) que Barbara! Ce n'est donc pas seulement par modestie ou en raison du complexe de l'autodidacte pas même ratifiée par un certificat d'études, qu'elle aurait pu sourire à l'idée qu'on puisse risquer à son propos une parole philosophique, mais parce qu'on a à la fois tendance à oublier, le plus souvent, qu'un écrivain, un compositeur, un artiste ne mérite le titre de « grand auteur » que lorsqu'il nous concerne au plus vif de notre existence, et à croire que la philosophie est un exercice intellectuel détaché de toute émotion.

Or si, parmi les clichés qu'on tenta bien souvent de plaquer sur sa personne, il en est un auquel elle résistait avec résolution, c'est celui d' « intellectuelle » !! Instinctivement, Barbara sentait qu' « intellectuel », cela voulait dire « détaché de la vie », sans rapport avec la moindre expérience humaine authentique ! « II ne faut pas laisser les intellectuels jouer avec les allumettes, écrivait ainsi Jacques Prévert. Parce que Messieurs, quand on le laisse seul, le monde mental... n'est pas du tout brillant. Et sitôt qu'il est seul, travaille arbitrairement s'érigeant pour soi-même, et soi-disant généreusement en l'honneur des travailleurs du Bâtiment, un auto-monument. Répétons-le Messssssieurs, le monde mental ment monumentalement. »²

^{1 -} Barbara en noir et blanc, série d'émissions sur France Inter, par Francis Legault, épisode n° 9, Le Châtelet, une dernière fois, 25 aôut 2012.

^{2 -} Jacques Prévert, « Il ne faut pas », Paroles, Folio, Gallimard.

Loin de moi par conséquent le désir de faire de Barbara un « objet d'études », en particulier d'études scolaires ou universitaires, ce qui serait la pire des agressions qu'on pourrait lui infliger, et le plus mauvais moyen de faire entendre et résonner la vivacité de son chant. J'ai été heureuse, qu'en 2008, Villeparisis, la petite ville située non loin du village de Précy-sur-Marne, où elle habitait en Seine-et-Marne, ait inauguré une école primaire au nom de Barbara. Elle qui aimait tant les enfants en aurait été profondément touchée. Mais s'il faut se réjouir de ce petit événement, c'est pour les raisons exactement inverses de celles qu'on pourrait imaginer. Car il ne s'agit nullement de faire « entrer Barbara à l'école » (où elle fut elle-même si peu assidue!) au risque d'émousser ainsi sa présence incandescente, mais bien plutôt d'espérer que l'évocation de son nom puisse contribuer à métamorphoser les pesanteurs qui font souvent perdre au savoir et aux oeuvres d'art, leur aptitude à rehausser la vie!

Un journaliste, s'étonnant du fait que Barbara ait toujours joué du piano, sans avoir jamais appris à le faire, lui avait effectivement demandé un jour : « Vous n'avez jamais été tentée de faire des études musicales? » « Non, par aucune étude, je dois dire. Ça m'a peut-être été mal présenté. J'en sais rien,...ça m'a toujours ennuyée les études,... prodigieusement. Avec pourtant une grande admiration pour les gens qui savent. Je dis parfois : « Ah, comme j'aimerais savoir ! » Mais j'ai qu'à ouvrir des livres pour ça... »³ Barbara était de fait beaucoup trop vivante pour se satisfaire de cette triste déambulation au milieu d'une galerie de portraits, avec laquelle on confond le plus souvent, à l'école, l'évocation des « monuments de la littérature ». Et si je suis trop ignorante de la manière dont se conçoivent les « études musicales » pour dire si les « grands compositeurs » subissent le même sort dans les « conservatoires », j'imagine néanmoins (ce dernier mot n'indiquant déjà par lui-même rien de bon!) qu'on peut y déployer le même talent à étouffer la flamme des musiciens

^{3 -} Barbara, Le temps du lilas, CD N°1-Une femme qui chante, 1962-1996 10, Extrait de « Profils Barbara ».

dont on est supposé transmettre les compositions, que l'école et l'université parviennent quelquefois à rendre soporifiques les chefs d'œuvres les plus accomplis.

C'est donc avec l'intention de montrer en quel sens Barbara intensifie et rend la vie plus vraie (et l'on verra à quel point ces deux aspects sont intimement réunis en sa personne) que j'ai eu envie de parler de Barbara. Car, à ce titre, elle n'a rien à envier à quelque « grand auteur » que ce soit. L'idéal serait même, dans bien des cas, de faire apparaître à propos de plusieurs d'entre eux qu'ils nous sont aussi proches que l'était Barbara, là où les systèmes d'éducation se sont plutôt employés à les empailler! Vivante, elle ne l'était pourtant pas au sens d'une jovialité triviale et superficielle, ignorante des difficultés de nos existences. L'énergie et l'amour communicatifs dont ses apparitions (au sens le plus précis du terme) en scène étaient porteuses, elle les puisait au contraire dans les profondeurs d'une expérience propre, souvent douloureuse, jamais édulcorée, éprouvée dans ses turbulences les plus abruptes.

C'est pourquoi, il est bien une succession de clichés à son propos, qu'elle énumérait et récusait avec virulence :

```
« Je ne suis pas une grande dame de la chanson, Je ne suis pas une tulipe noire.

Je ne suis pas poète,

Je ne suis pas un oiseau de proie.

Je ne suis pas désespérée du matin au soir.

Je ne suis pas une mante religieuse,

Je ne suis pas dans les tentures noires.

Je ne suis pas une intellectuelle.

Je ne suis pas une héroïne,

Je suis une femme qui chante!»
```

Et si l'on est attentif à la scansion de cet autoportrait en négatif qui laisse finalement apparaître la seule qualité en laquelle Barbara se soit jamais reconnue, à savoir celle de « femme qui chante », il faut remarquer qu'elle rejetait tout ce qui aurait pu nous engager à la statufier dans un personnage ou à la figer dans un état. Car Barbara n'est ni un état ni un personnage, pas même celui de « chanteuse », mais l'acte, renouvelé avec passion, d'une « femme qui chante ». Un acte par lequel elle n'a cessé, presque jusqu'à son dernier souffle, de se réaccorder au monde, et par la même, en grande chanteuse populaire qu'elle a été, de nous réaccorder au monde.

Populaire, Barbara l'est bien en effet dans le meilleur sens du terme, c'est-à-dire au sens où elle avait une si haute idée du peuple, qu'elle ne pensait pas utile de renoncer à l'excellence (elle refusait par exemple de chanter sur des pianos impropres à accompagner sa voix, là même où d'autres chanteurs « populaires » s'en étaient contentés!) pour s'adresser à lui, c'est-à-dire à tous, à vous, à moi, dans notre vie la plus ordinaire et la plus intime. Si on l'a dite « intellectuelle » (parce que nous avons également appris à penser qu'est « intellectuel » tout ce qui n'est pas stupide!) malgré ses vigoureuses dénégations, elle est de fait l'émotion en personne.

Une émotion si délicate, pourtant souvent puisée avec pudeur dans les abîmes de la souffrance, que m'ayant atteinte en plein cœur, dans ma prime jeunesse, elle m'accompagne encore aujourd'hui, et donne aux lectures, aux musiques, aux images, aux rencontres, aux épreuves qui m'ont, depuis, enrichie et nourrie, une coloration particulière. Ce qui me semble en réalité très étrange, c'est qu'on puisse ne pas être touché, voire, atteint, par « l'œuvre » de Barbara, ou plus exactement par l'œuvre qu'est Barbara! Car si Barbara est bien, tout au long de sa vie, à l'œuvre, ou bien encore en œuvre, elle n'a peut-être pas produit d' « œuvre », au sens où, quel que soit le mérite et le talent de chanteurs qui la chantent aujourd'hui, nous pourrions entendre ses chansons par un autre interprète, sans perdre quelque chose d'unique. Ainsi Juliette Gréco ne jugea jamais utile de chanter Barbara, et nul ne s'y risqua d'ailleurs de son vivant, tant ses chansons étaient les siennes, non pas simplement au sens où

elle était l'auteur de la plupart d'entre elles, mais au sens où elles faisaient entièrement corps avec elle, puisqu'elle les avait écrites, en effet, « avec sa petite vie de femme »! Et si, à bien des titres, nous « faisons tous le même chemin », comme elle murmura dans le mal de vivre, chacun ne peut vraiment l'emprunter que de la manière singulière que les aléas de la vie lui ont donnée en partage. C'est en ayant incarné cette singularité de son existence que Barbara nous touche, nous éclaire, et nous enchante, parce que, sans le savoir, elle nous invite à faire de même.

Loin de moi, par conséquent, le désir de « promouvoir » Barbara parmi les « grands auteurs » au sens déplaisant qu'on donne de plus trop souvent à ces mots.

Non, non, redescendons plutôt avec Barbara parmi les humains que nous sommes. Car c'est en ce sens qu'elle mérite au fond le titre d' « auteur », puisqu'un auteur, c'est simplement, au sens exact du mot, quelqu'un qui *augmente* quelque chose. Or, Barbara augmente notre vie de toute l'intensité de la sienne, à chaque fois que nous l'entendons! Constituant alors « l'instant de beauté qui chavire nos existences », comme elle le chantait merveilleusement d'un des personnages de ses chansons, elle nous rend au rythme d'une vie enfin vivante.

Avant d'entrer en scène, elle lançait d'ailleurs à ses musiciens : « soyons magiques un instant ! » Je vous invite ici à regarder Barbara pour entrer dans cette magie, dussions-nous bien comprendre que cette magie n'a rien à voir avec un conte de fée !

